

« Valentine »

Louise Ringuet

Number 56, September 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27151ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Cahiers de théâtre Jeu

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ringuet, L. (1990). Review of [« Valentine »]. *Jeu*, (56), 201–201.

«valentine»

Texte de Willy Russell; traduction et adaptation (de *Shirley Valentine*): Antonine Maillet. Mise en scène : Jean Besré; décor : Stéphane Roy; costumes : François Barbeau; éclairages : Stéphane Mongeau. Avec Nicole Leblanc. Production du Théâtre du Rideau Vert, présentée du 17 janvier au 24 février 1990.

une «valentine» de «che» nous

Au cœur de la froidure, le Rideau Vert nous conviait à faire connaissance avec une «*Valentine* telle que vous la voulez¹», une *Valentine* censée nous faire voyager au pays des rêves où soleil, mer et sols étrangers flirtent avec les interdits. Or, ce personnage à toutes les sauces que nous a concocté Antonine Maillet, comme remède aux engelures de l'âme, peut difficilement être telle que nous la voulons : elle n'a jamais été définie. Montréalaise, elle n'est pas encore arrivée en ville; femme dans la quarantaine, elle est le portrait de nos aïeules.

La *Valentine* qui, dans la première partie du spectacle, s'entretient avec ses murs de ses déboires ménagers; qui, dans la seconde, confie à un rocher mexicain ses secrets intimes de femme qui a enfin pris son pied, n'a plus grand-chose en commun avec une *Shirley Valentine* urbaine et pétillante. Mais si elle est bel et bien apprêtée à la mode de chez nous, sa langue, porteuse d'échos gaspésiens mêlés au joul montréalais, ne nous permet jamais de savoir de quelle région du Québec elle est issue. Et s'il est possible qu'une femme de quarante-deux ans d'aujourd'hui (toutes les références culturelles portent à croire que la pièce est actuelle : Charles Dutoit, etc.) ait vu, la première fois, à vingt-huit ans, le mot «clitoris» — dans un livre —, encore faudrait-il qu'elle sache être l'exception à la règle. On peut certes concevoir que des femmes de cette génération aient accepté que sexe soit synonyme de brassage de lit, n'aient jamais lu *Masters and Johnson*, n'aient jamais correspondu avec Madame X ou Janette Bertrand, mais de là à être aussi ignorantes, il y a une marge qui ne semble pas avoir gêné la traductrice-adaptatrice dans sa recherche de rires faciles. Sans se soucier des

anachronismes et des incohérences, Antonine Maillet nous a livré une *Valentine* qui n'appartient à aucune époque et ne vit nulle part.

À quoi sert-il alors d'adapter le théâtre si, dans la langue d'arrivée, la pièce ne gagne pas en authenticité et les personnages ne sont pas vraisemblables? Mais il faut bien l'avouer, la mode est aux adaptations. On a même inventé un terme pour la traduction théâtrale, la «tradaptation²». Or, si adapter une œuvre revient à changer certaines balises, rien de plus facile. On prend une Londonienne, prisonnière de sa cuisine et d'un mari insupportable, on change son menu de «chips and eggs» pour du bacon et des œufs, afin de satisfaire un mari tout aussi invivable, on la situe dans une cuisine tout aussi étouffante, mais à Montréal. Voilà, le tour est joué. On semble malheureusement avoir oublié que la traduction ne se limite pas à trouver des équivalences lexicales et que l'adaptation entraîne un remaniement profond. Ces adaptations bâclées sont une véritable insulte au public québécois que l'on juge nombriliste et incapable de comprendre ce qui se passe ailleurs.

louise ringuet

1. Antonine Maillet, «Le mot du traducteur», dans le programme de la soirée.

2. Jean Delisle, «Dans les coulisses de l'adaptation théâtrale», *Circuit*, n° 12, mars 1986. [Le mot, employé par Michel Garneau au sujet de sa traduction de *la Maison de Bernarda Alba* de Federico Garcia Lorca, avait été cité par Paul Lefebvre et Pierre Ostiguy dans *Jeu* 9, à l'automne 1978. N.d.l.r.]

Dans la traduction et l'adaptation d'Antonine Maillet, Nicole Leblanc incarne «une Valentine qui n'appartient à aucune époque et ne vit nulle part.» Photo : Guy Dubois.